

Matière hybride

Un dialogue entre Joëlle Cabanne & Mauren Brodbeck vu par Nolwenn Mégard

15 rue des Vollandes

Les Eaux-Vives, octobre 2020. L'Espace Ruine accueille une nouvelle proposition, pour cinq jours seulement, conformément au fonctionnement de ce lieu genevois dédié à l'art contemporain. L'association Visarte.Genève est à l'origine de cette proposition de travail *en duo*, pour reprendre les termes de l'invitation. Mauren Brodbeck et Joëlle Cabanne, deux artistes genevoises aux multiples casquettes, ont choisi d'appeler cette exposition *Matière hybride*. Chacune est partie de plusieurs pièces de l'autre pour développer un travail inédit. L'accent est mis sur l'expérimentation, dont les murs du petit espace portent d'ailleurs les traces, des premiers tâtonnements aux explorations plus abouties.

Mais qu'est-ce qu'un duo ? Une manière de travailler ; un moment de partage, d'échange, d'appropriation ; une œuvre à quatre mains ? Le *Trésor de la langue française* nous rappelle qu'il s'agit en premier lieu d'une « composition musicale, le plus souvent dialoguée, pour deux voix ». Le mot *dialogue* semble d'ailleurs être l'un des plus pertinents pour qualifier le processus de création ayant conduit à ce projet.

Mauren et Joëlle sont là toutes les deux, debout au milieu de leurs œuvres, enthousiastes et complices. Elles se connaissent de longue date. Elles racontent et je me laisse emporter. Une phrase en particulier continue à flotter dans l'air : « Mettre en commun notre individualité artistique ». Alors ça y est, j'essaie, je tâtonne, j'aimerais avoir une image nette du processus qu'elles ont traversé, de la formidable énergie qui les anime.

Hybridité

Rappelons que les pratiques artistiques collectives et leurs multiples facettes (co-conception, co-création, collaboration, etc.) ont une longue histoire et ont pris forme sous des ensembles divers, des réseaux aux collectifs, et des groupes aux duos. La période contemporaine a entre autres été marquée par les modes de création singuliers des avant-gardes, notamment les cadavres exquis surréalistes et les expériences collectives menées au Bauhaus. Dès les années septante, de nombreux.euses artistes ont pratiqué des formes de dissolution de l'individualité artistique, par exemple les photographes engagé.e.s de l'agence Interfoto, ou le collectif IFP (Information Fiction Publicité) qui interroge la notion même d'auteur. À la même période, de nouveaux types d'interactions sont apparus avec les pratiques appropriationnistes, telles que celles de Louise Lawler, Sherrie Levine et Richard Prince, qui ont cherché à repenser les travaux d'autres artistes et questionner plus largement l'art et la société.

Pourtant, dans la rencontre entre Joëlle et Mauren, l'assimilation, le détournement, les mass-médias, l'art participatif, le travail en réseau et via internet ne sont pas au rendez-vous, pas plus qu'une création qui tendrait à dissoudre l'individuel dans le collectif. À travers l'échange, c'est bien plutôt la volonté de se confronter à de nouvelles contraintes productives et le désir de s'ouvrir au travail de l'autre qui sont centraux pour ce projet. Il s'agit d'explorer un processus créatif et de le mettre sous tension, tout en restant, jusqu'au bout, dans l'idée du processus. « Sans jugement et dans le respect », ajoute Mauren.

On est donc loin des célèbres duos d'artistes qui viennent tout de suite à l'esprit et qui ont procédé, et procèdent parfois toujours, sur le temps long, dans une osmose qui rend bien souvent impossible une distinction du travail de l'un.e et de l'autre. Gilbert & Georges, Fischli & Weiss, Pierre & Gilles, les noms sonnent comme des marques. Basel Abbas & Ruanne Abou Rahme, Jane & Louise Wilson, Bernd & Hilla Becher, Ilya & Emilia Kabakov. Des couples, des sœurs jumelles : il y a fusion. Une ou

deux signatures ? Plutôt que du Brodbeck & Cabanne, il s'agit dans *Matière hybride* d'une manière d'accueillir l'œuvre de l'autre, de s'en emparer délicatement et de faire preuve de curiosité, pour continuer encore et toujours à avancer. L'objectif est avant tout l'expérimentation, en tant que telle, d'un processus de création en duo.

Joëlle Cabanne

Matière

À partir d'une sélection de photographies de Mauren réalisée par les deux artistes, Joëlle a procédé à un soigneux découpage en lamelles horizontales de l'intégralité des tirages. Puis elle les a réassemblés en plusieurs nouvelles entités, par groupes de deux, trois ou quatre, au terme d'un travail long et patient fait d'essais et de recommencements. Il faut que cela marche au final, que l'image (devenue double, voire triple ou quadruple) sonne juste. C'est la série *Palm Springs* de Mauren qui a été éparpillée, des photographies aux couleurs retouchées numériquement et représentant des végétaux — touffues frondaisons, fragilité des feuilles qui se dressent puis retombent. Derrière les images finales, on entend encore les bruits des ciseaux de Joëlle qui coupent et recoupent le papier, qui tracent des sillons et créent des lignes inédites à travers un réseau graphique déjà très dense. Et puis il y a la colle, qui déborde un peu et participe avec le vernis à rigidifier les travaux de Mauren passés par les mains de Joëlle, leur donnant une épaisseur tangible tout en complexifiant davantage leur motif.

Je n'ai qu'une envie c'est de toucher ces œuvres faites de bandes juxtaposées plus ou moins rectilignes ou ondulantes, de monter et redescendre mes doigts comme sur un store vénitien à lamelles métalliques, délicatement, et de sentir le rythme de ces strates. *Couper dans la matière* — la matière produite par quelqu'un d'autre en plus, et puis quelle matière ! Il s'agit des images denses et mystérieuses de Mauren, qui rappellent l'importance de la nature. *Couper dans la couleur*. Je pense subrepticement à Henri Matisse, à la couleur qui délimite la ligne dans ses papiers découpés et vice-versa. Peut-on considérer le travail artistique d'autrui comme de la matière ? « Assurément » répond Joëlle. *Faire corps avec*.

Paysage

Ce travail de déconstruction, d'assemblage puis de reconstruction a donné du fil à retordre à Joëlle. Pour ce projet collaboratif, elle a repris un procédé dont elle s'était déjà servie dans plusieurs de ces séries, en particulier pour les *Paysages recomposés* (2017-2018). Cet ensemble d'œuvres aux teintes bleutées est composé de photographies de montagne prises par l'artiste, qui a par la suite découpé manuellement et méthodiquement les tirages afin de créer de nouvelles lignes de crêtes, coupant à travers les sommets enneigés, les roches et les sapins. De cette manière, l'authenticité topographique est mise de côté au profit d'un panorama imaginaire, dont les bandes horizontales sont ensuite superposées verticalement pour former des paysages inédits, des patchworks aux couleurs des cimes lointaines. C'est ainsi le paysage suisse — ou plutôt l'idée que l'on pourrait s'en faire — qui est repensé.

Les inventions photographiques du paysage : le titre de l'ouvrage récent dirigé par Pierre-Henry Frangne et Patricia Limido me vient à l'esprit. À partir d'images prises lors de randonnées, Joëlle invente en effet un paysage sans profondeur perspectiviste, composé d'une accumulation de strates. La géologie n'est pas loin, la profondeur étant alors celle des couches de roche, dont les dessins rendent compte de la lenteur du temps et des mouvements de la Terre. Ces couches superposées étaient déjà présentes dans la série des *Territoires* (2013), des travaux à l'encre qui font se juxtaposer des bandes colorées aux subtiles nuances dans des formats verticaux très allongés ; une sorte de version adoucie — et renversée

à nonante degrés, la vue d'en haut devenant une vue frontale — des *Champs hongrois* créés par László Moholy-Nagy au début des années vingt.

Puis tout à coup Joëlle affirme : « Je fais des paysages. » Voilà, tout est dit ou presque. *Construire son monde, prendre la posture du démiurge.*

Méandre

Chez Joëlle, la ligne est omniprésente. Le dessin est primordial, il constitue une excuse pour la main, pour la détendre. Dans *Matériau hybride*, c'est par le geste de couper que la ligne s'incarne. Avec les photographies de Mauren, la liberté de Joëlle avait été réduite : elle devait travailler à partir d'images construites, déjà très abouties, et qui étaient en outre chargées formellement, autant par les ornements des lignes que par la complexité chromatique des tirages. Pour ce projet, Joëlle n'a donc pas pu user des lignes ondulantes des *Territoires*, ou de celles — franchement irrégulières — avec lesquelles elle avait redessiné les sommets de ses *Paysages recomposés*. Ici, il fallait des lignes droites, venant stopper la profusion visuelle des photographies reproduisant des fleurs, des feuilles et des arbres. Cette contrainte a aussi conduit l'artiste à se passionner pour des ensembles de petites taches apparaissant de manière redondante dans les œuvres de Mauren : appropriées par Joëlle dans sa récente série *In Between* (2020), des constellations lumineuses parcourent ces larges peintures d'un mètre sur un mètre. Le processus poursuit donc son cours, il chemine d'une série et d'une artiste à l'autre — des paillettes qui, discrètement, tissent des fils et réunissent des mondes.

L'obstacle constructif : c'est fou comme la création est faite de difficultés. Dans *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*, Laurence Sterne reproduit une magnifique image qui rend compte des cinq lignes tortueuses suivies par ses narrations faites de détours, d'excursus et de parenthèses.

Horizon

« Il n'y a que des horizons ». Joëlle les voit partout. On l'a compris, il s'agit chez elle de créer de nombreuses lignes d'horizon par le truchement de crêtes de montagnes artificielles, tracées en suivant les chemins propres à ses envies. Les définitions du mot horizon, dont il existe d'ailleurs plusieurs types, ne s'accordent toutefois pas aux modalités de ces œuvres : selon le *Trésor de la langue française*, l'*horizon sensible* désigne en effet « la ligne circulaire où la terre semble rejoindre le ciel et qui limite le champ visuel d'une personne en un lieu ne présentant pas d'obstacle à la vue ». Quant à l'*horizon rationnel*, il correspond « au cercle idéal dans le plan perpendiculaire à la verticale du lieu où se trouve l'observateur ».

Le travail de Joëlle nous met cependant en présence d'une multitude de démarcations qui viennent structurer le paysage en lui offrant des hauts et des bas, des ciels et des terres. Ce sont aussi des lignes qui, pour reprendre les mots de Céline Flécheux dans son ouvrage sur l'horizon (2009), témoignent « de l'engagement du sujet dans le monde ». Dans la série *Fields* (2019), Joëlle a par exemple travaillé la notion même d'horizon — sans passer par les ciseaux cette fois-ci —, en usant du lavis et de baquettes de balsa dont elle se sert comme d'outils repoussoir.

Cette notion d'horizon recomposé, d'horizon qui n'en est pas un et qui n'a rien d'un horizon phénoménologique — et questionne donc l'idée d'un.e spectateur.trice incarné.e dans un paysage —, n'est pas sans rapport avec des œuvres du milieu du XIX^e siècle : dans des huiles que Gustave Courbet peignit autour de 1869-1870 et qui représentent de puissantes vagues, tout comme dans des photographies marines que Gustave Le Gray réalisa entre 1856 et 1858, on trouve également des horizons truqués, qui fonctionnent bien plus comme des cassures au sein d'un paysage que des zones de rencontre entre la mer et le ciel.

Pattern

Les œuvres produites pour *Matière hybride* sont donc composées d'une accumulation de bandes horizontales, auxquelles s'ajoutent les abondantes lignes des photographies fracturées de Mauren : leur mélange conduit à la création d'ornements, qui apportent une planéité à l'image, en supprimant les proches et les lointains, et en délaissant les perspectives atmosphériques et linéaires. Néanmoins, pour Joëlle, la profondeur est toujours là, mais du côté de l'optique : elle évoque entre autres Josef Albers et ses travaux sur les interactions des couleurs. Elle s'est d'ailleurs intéressée de près à la question des vibrations colorées à l'occasion d'une collaboration avec des neurologues des HUG, où elle s'est initiée aux rapports complexes entre vision perceptive et cognitive.

Il n'empêche, le motif l'emporte sur la construction spatiale, il dévore ses œuvres. Dans la récente série *FLOWERS* (2020), Joëlle a par exemple réalisé de larges mandalas en découpant des tissus d'ameublement avec soin. En jouant avec leurs délicates couleurs, elle exhume les fleurs des échantillons pour créer des compositions circulaires. Le travail manuel est alors central ; peut-être fait-il office de méditation, une méditation par le plein, la répétition et la concentration ?

Je m'émerveille de cette compréhension élargie de la profondeur de la part d'une architecte qui travaille au quotidien à partir de plans et de vues en perspective et qui connaît la spatialité comme sa poche. La multidisciplinarité ouvre les champs des possibles.

Mauren Brodbeck

Analogique

Les images produites par Mauren pour *Matière hybride* présentent pour la plupart de vives couleurs et oscillent entre figuration et abstraction, ou du moins entre représentation et géométrie. Leur genèse s'inscrit dans un aller-retour entre numérique et analogique. Si l'on pouvait penser au premier abord que les pratiques des deux femmes divergeaient du tout au tout dans leur rapport au réel et à la matière, il n'en est cependant rien.

L'artiste touche à tout genevoise est partie de photographies de la série *Vals*, des paysages montagneux dans lesquelles Joëlle a créé, fidèle à son habitude, une nouvelle ligne de démarcation entre le ciel et la terre, puis a retravaillé informatiquement les images obtenues grâce à l'application de filtres du nuancier Pantone. Après avoir imprimé certaines de ces œuvres, Mauren a procédé à une succession d'actions physiques sur leurs tirages. L'ensemble a ensuite été photographié à nouveau, avant de passer sous la moulinette numérique. C'est à ce stade qu'apparaissent dans les images de drôles de formes ovoïdes, appelons-les des capsules. Ces dernières flottent dans un univers indéterminé, sur un fond qui tend au monochrome ; elles évoquent presque une version contemporaine des *Prouns* d'El Lissitzky. Chaque capsule contient une parcelle de paysage : à cet endroit on reconnaît tel sommet présent dans la photographie de départ, à d'autres endroits la petite construction que l'on voit trôner au milieu des champs. Parmi d'autres procédés complexes, le paysage des Grisons a été dupliqué à maintes reprises, faisant émerger des structures répétitives, du bruit dans l'image. Par ce processus, la composition aussi simple que forte de la série *Vals* a été brouillée, puis a repris corps sous une nouvelle configuration. Une tension s'instaure de cette manière entre des formes géométriques — issues du monde construit ou naturel — et d'autres organiques.

Glamour, pop et couleurs acidulées. Le parcours international de Mauren l'a entre autres amenée à travailler dans l'industrie cinématographique à Los Angeles et à fréquenter les grands rendez-vous

annuels du monde du film. Dans les œuvres créées pour *Matière hybride*, tout ce glamour paraît bien lointain. Il reste toutefois un reliquat de cet attachement à la lumière et à ses reflets dans son usage des paillettes. L'univers de Mauren est ainsi fait d'un mélange de technologie et de bidouillages optiques, de filtres plastiques et de bricolages manuels. Lorsqu'elle parle de son œuvre, cette passionnée d'impression et de réactions chimiques évoque notamment la risographie, un procédé d'impression écologique, le lith printing et les merveilleux multiples que ces techniques permettent de créer. Je suis frappée par son ancrage dans une sorte de poésie de la matière.

Destruction

À partir des fichiers numériques de Joëlle, Mauren a donc effectué des tirages sur du papier un peu cheap. Puis elle a utilisé des lames de rasoir, ou des cutters, pour gratter la matière, enlever les pigments et retrouver la blancheur du papier ; elle a réalisé de larges pliures sur certaines feuilles, dont les lignes orthogonales rythment les formes ovoïdes obtenues dans les œuvres finales, leur apposant des grilles flottantes ; et elle a encore parsemé ces tirages de constellations de paillettes, dont les grains viennent densifier les aplats des ciels des Grisons et ajouter des éclats lumineux.

Comment lire cette forme de destruction opérée sur les tirages de Joëlle ? Une célèbre anecdote nous donne une piste. Il s'agit à vrai dire d'un acte puissant, dont l'ampleur n'a rien d'anecdotique, durant lequel Robert Rauschenberg s'appropriera en 1953 une œuvre de Willem de Kooning — avec l'accord de ce dernier, qu'il admirait beaucoup — dans l'objectif de l'effacer méticuleusement. Le résultat sera l'*Erased de Kooning Drawing* qui fait depuis date dans les manuels : par un geste simple, mais fort, Rauschenberg a donné à penser sur les questions de filiation et d'influence. On l'a vu, Mauren, elle aussi, gratte des surfaces, efface les couleurs et fait ressortir la blancheur du papier, notamment dans la série *Erasure* (2018-2019).

J'aime cette idée d'une appropriation par l'effacement ; un acte d'amour finalement. Mauren ajoute : « Il y a aussi quelque chose de féministe dans cet acte de destruction ».

Microcosme

Mauren a aussi réalisé des courts-métrages et des films publicitaires. Cette connaissance du film imprègne son œuvre, car elle lui a appris à travailler à la fois avec le son, l'image et le temps, et de faire appel à la mémoire, qu'elle souhaite collective et culturelle. Elle aimerait arrêter le temps pour parvenir à un autre monde, un monde qui offrirait des perspectives décalées sur nos vies. *Ouvrir des brèches*. Le montage est central dans son background ; c'est la pratique « la plus magique ». Elle lui permet de raconter des histoires — des contes selon ses termes — qui discutent aussi bien d'identités et de femmes que de nature et d'environnement. Elle cherche à atteindre quelque chose de l'ordre de l'invisible qu'elle appelle notre « microcosme intérieur ».

Les tirages de *Matière hybride* présentent de formidables jeux de couleurs et c'est le digital qui donne à Mauren les outils nécessaires pour explorer ce type de résultats. Elle prend soigneusement note des chaînes d'actions numériques qu'elle utilise afin de pouvoir de les reproduire. Et, presque miraculeusement, elle retrouve dans les conséquences de ces manipulations les effets de surprise des réactions chimiques qu'elle affectionne tant et qu'elle a fréquemment expérimentés à Pasadena aux débuts des années 2000, alors qu'elle étudiait à l'Art Center College of Design.

Chaque matière a sa manière de réagir, sa vie propre. Elle conduit en partie l'œuvre là où seule elle sait où elle va.

Derrière la posture et les couleurs fluo, il y a du sensible voire de l'intangible. Mauren part sans cesse à la recherche d'autres mondes. Dans son atelier se trouvent de nombreuses plantes vertes auxquelles l'artiste semble porter une tendre attention. Ces plantes servent de modèles à ses rêveries végétales, une feuille de bananier devenant l'objet de fascinants essais de couleurs, grâce à la superposition de filtres colorés. Des structures des feuilles capturées en gros plan par l'objectif photographique à l'étendue infinie où flottent les capsules de *Matière hybride*, on trouve comme chez Joëlle un intérêt pour le *pattern*. Les œuvres de Mauren font également émerger des correspondances entre le grand et le petit, voire entre l'immense et le minuscule. Et voilà le holisme et la *Gestalt* qui pointent le bout de leur nez.

Son

Parmi toutes les choses qui restent encore à dire, la question du son est peut-être celle qui manque le plus. Joëlle et Mauren sont toutes deux des accros de la musique, omniprésente dans leur quotidien et leurs pratiques personnelles. En compagnie de Margaret Harmer, Mauren a par ailleurs développé un autre duo intitulé Jim Margin. L'une des performances de ce duo acoustique et électronique est d'ailleurs venue greffer un paysage sonore à la plasticité de *Matière hybride*. À l'occasion de l'exposition à l'Espace Ruine, dans une ambiance à la Chris Watson, Jim Margin a en effet produit une improvisation construite à partir d'une librairie de sons de la nature, du cri des grenouilles au vrombissement des avions. Des couches de son ont ainsi été ajoutées aux strates de couleurs et aux rythmes des lignes. L'expérience de *Matière hybride* s'en est à nouveau trouvée complexifiée, le processus d'expérimentation avait rebondi et les médiums s'étaient entremêlés.

Et puis il y a l'importance de la voix, et pas seulement de celle de Mauren, envoûtante. *Raw and Radical Women in the Arts* : les voix du podcast qu'elle a conçu et continue à produire actuellement sont magnifiques, elles convoquent une pluralité de mondes. *S'engager par la voix*. L'histoire des interactions de ce projet radiophonique engagé avec les productions visuelles de la photographe demeure une page vierge, une page à écrire.

Processus

Finalement, c'est peut-être ça qui a compté le plus dans ce dialogue entre Joëlle et Mauren, le processus, le fait de se confronter aux images de quelqu'un d'autre, de rencontrer des obstacles, de les dépasser, et de travailler dans la longueur. Puis de ressortir émerveillées de cette expérience à deux et d'avoir envie de recommencer à tâtonner ensemble. Et peut-être, une prochaine fois, d'utiliser simultanément leurs quatre mains et leurs deux voix, avec cette envie très forte de collaborer, sans savoir forcément où elles vont.

Couper, poser, déplacer, rater, rater encore, recommencer, coller, imprimer. Je pense à l'exposition organisée par le collectif Rosa Brux et les archives contestataires au Commun à Genève, qui cherchait à expliciter les interactions entre art et politique à partir de documents réalisés dans les années septante et quatre-vingt dans cette même ville. Elle portait un magnifique titre : *Essayer encore, rater encore, rater mieux*. Si, dans le dialogue qu'elles ont expérimenté sur plusieurs mois, une forme d'activisme politique ou social n'est ni verbalisée ni directement revendiquée par Mauren et Joëlle, elle semble toutefois être sous-jacente, en particulier dans l'attention donnée à ces pratiques et rencontres artistiques produites par des femmes.

Avoir deux voix, convoquer des narrations puis écouter ses tripes.